

le territoire poétique

Première caractéristique de toute approche critique de la poésie (même s'il ne s'agit ici que d'un bref exposé à titre documentaire), telle qu'elle se trouve exposée depuis les années, disons 63-64 : *une formidable prudence* quant à tout champ idéologique que recouvre cette "approche" et, du même coup, *une méfiance totale*, à l'égard de l'attitude philosophique qu'implique tout acte élaborateur de poème. On peut dire, et cela fort heureusement, qu'aujourd'hui c'est dans le champ poétique que la coïncidence se fait le mieux entre, d'une

part, la théorie littéraire telle que la circulation idéologique la met en mouvement, et, d'autre part, la prise de conscience critique, dont la qualité ne peut plus être mise en doute, chez tout écrivain préoccupé de production littéraire.

REPÈRES

Prenons quelques points : la nouvelle théorie poétique, en cours d'élaboration

depuis le début des années 60, prend sa vraie dimension dans les premiers mois de 1968. Selon Christian Prigent, écrivain lui-même et théoricien de la revue *TXT*, « on peut inscrire 1968 comme une date clé dans ce processus de dislocation opératoire. C'est en effet l'année où paraissent *Éros énergumène*, de Denis Roche, *L'application des lectrices aux champs*, de Claude Minière, et surtout la volumineuse *Théorie d'ensemble* où se trouvent rassemblés les principaux textes théoriques et critiques du groupe "Tel

Quel" (textes publiés entre 1965 et 1968) ». Prigent rappelle aussi que ce fut à cette époque que la revue *Promesse*, sous l'impulsion de Guy Scarpetta, opéra un large arc de cercle où ayant déjà publié Jacques Roubaud et Michel Deguy, la revue, glissant plus loin, introduit Marcelin Pleynet, puis moi-même (n° de l'été-automne 68). Le travail poétique campe alors un nouvel horizon idéologique sur lequel dériveront d'autres textes, révélateurs de conflits d'écriture significatifs réalisant cette "fissuration radicale" que Christian Prigent, Jean-Luc Steinmetz, Jean-Pierre Verheggen vont dédoubler l'année suivante, en fondant les cahiers de TXT, à Rennes. Et l'on peut dire que l'ensemble

de ce mouvement a développé sa greffe sur différents changements qui s'opéraient sourdement depuis quelque temps et dont la meilleure cristallisation s'était faite dans la revue *Mantéia*, à partir des premiers travaux du mouvement "Tel Quel" (Marcelin Pleynet, Jacqueline Risset, Denis Roche, Severo Sarduy, etc. . .).

Mantéia, publiée à Marseille par Jean Todrani (et dont le comité de rédaction groupe, outre Todrani lui-même, à qui il me plaît ici particulièrement de rendre hommage, Gérard Arseguel, Charles Grivel, Joseph Guglielmi et Jean-Jacques Viton), et qui en est déjà à son n° 10, a ainsi permis une 1^{ère} implantation hors

Paris de la théorie poétique issue de Tel Quel et là, justement, a pu s'établir cette charnière selon laquelle la tache d'huile, jusque là délibérément bridée, a pu envahir les groupes excentriques, en passe enfin de semer, à leur tour, la suspicion la plus salutaire.

Promesse, dépassant le cap du n° 20, passant de Poitiers à Tours, et réduisant ses effectifs à un comité brutalement entreprenant (Jacques Kerno, son directeur, Guy Scarpetta et Jean-Louis Houdebine, ses théoriciens), passant, avec, pour seule transition, Michel Deguy et Jacques Roubaud, à une offensive idéologique nette sur les deux plans qui nous intéressent : la pratique du texte poétique (Alain Duault,

Jacqueline Risset, Marcelin Pleynet, Denis Roche), et son déchiffrement (Pound, Artaud, Brecht, etc. . .), façonne une nouvelle terrasse d'idées et d'attitudes propices aux explorations entreprises.

TXT, enfin, la plus récente, regroupant des recherches isolées (Rennes / Bruxelles) autour de très jeunes auteurs (Prigent, Steinmetz, Verheggen articulant une sorte de semis, lui donnant sa couleur idéologique, craquelant de proche en proche, comme s'il ne s'agissait que d'antiques potagers, les territoires des autres, les revues anciennes constipées d'idéalisme) : ainsi des noms qui se prêtent à l'idée

"carnavalesque" de la scription, de la production poétique, représentant, parmi d'autres, Michel Vachey, Duault, Clémens, Froment, etc. . ., situant au mieux le travail poétique *qui se fait*. Et puis, semant à son tour, aussi bien, du côté du cahier littéraire *Génération* (directeur G.B. Jassaud ; comité : Gérard Duchêne, G.B. Jassaud, Jean-Marc Tremet) où paraît, dans le n° 3/4 un texte comme celui-ci :

... « *l'auteur n'est plus en effet le dispensateur du Sens, le magicien du troc sempiternel des sémaphores. Il n'est plus compris que comme actant du texte au même titre que le matériau verbal, les thèmes, etc. . . Le lecteur devient lui-*

même l'un de ces actants : déconcerté, dé-contenancé (privé de sa belle "contenance" de consommateur du monologue poétique) par la polysémie et la différence perpétuelle de la signification (le texte défaisant son sens à mesure qu'il se fait), il peut passer "de l'autre côté", entrer en scène, jouer à son tour son propre texte, s'écrire dans ce décor instable qui le provoque et le prévoit. C'est ce que nous avons essayé d'introduire quand nous avons parlé de variable souscription, de "réécriture des voyelles" (faisant d'ailleurs référence au texte de Pleynet sur Lautréamont). C'est là aussi le sens du titre de notre revue :

L'écriture est un spectacle où l'on voudrait faire tout entrer (Denis Roche)

Le carnaval est un spectacle sans la rampe et sans la séparation entre acteurs et spectateurs (*Bakhtine*)

Quant aux voyelles omises, c'est au lecteur de les placer, selon ses connaissances et d'après l'ensemble de la phrase (*Freud*) ».

(*Extrait d'une interview de l'équipe de TXT par Gérard Duchêne, sous le titre « L'écriture carnavalesque »*).

LA VIEILLE LICORNE

Il est, bien sûr, étonnant de voir apparaître chez de tels "écrivains" (il faudra bien un jour renoncer à

l'ineffable vocable de "poète") des mots comme *décréation*, comme *réalité parcimonieuse* (cf Bataille), comme *pratique érotique verbale* (cf Bakhtine), etc. . . Car enfin l'on sent bien que se retrouve sérieusement mise en question une certaine tradition de respectabilité du poétique et d'idéalisation de l'activité créatrice du poète. Le poète se trouve maintenant trop inventorié lui-même *en tant que produit de son propre texte*, pour qu'il lui soit encore possible de se défaire du plaquage idéologique que le cours des idées lui applique sur le front, transpirant dans ses papiers au point de lui interdire peut-être un jour de s'y "retrouver". On voit bien que l'idée du poète telle qu'elle s'est maintenue (et

dieu sait par quels artifices) aux alentours des Nrf – Lettres françaises – Temps modernes *etc. . .*, se lézarde à qui mieux mieux : la poésie, qui fut dans les temps très anciens, le lieu d'élection des esprits *forts*, mathématiciens / philosophes / politiques, n'est plus aujourd'hui, chez ceux-là qui s'intitulent encore de si peu ragoûtante façon "les poètes", qu'un champ clos des Trianons de l'esprit, de tout petits Trianons, où des gens qui se croient encore les possédants du Langage jouent à la marquise et au berger dans la plus belle des inconsciences, et sans qu'ils le sachent dépossédés, déjoués, à la fois par l'événement et le mouvement. Pour Démocrite, la pensée était mouvement,

mais hélas, pour les "poètes", la pensée va de toute manière beaucoup moins vite que le mouvement, et à l'intérieur de cette figue de pensée, on s'amuse gentiment à poursuivre une vieille haridelle de licorne, un peu humaniste, un peu cinglée, un peu métaphysique, un peu tout. . . Hugo disait qu'*un poète est un monde enfermé dans un homme* :

mais justement, c'est là que le bât va bientôt les meurtrir, la peau de l'Homme leur en tombera, il leur faudra bien s'y mettre, à savoir ce que leurs mots voulaient dire.

La poésie que nous avons connue et que la réaction nous a laissée en travers de la gorge ne joue plus désormais

qu'avec elle-même et, à force de cultiver son jardin en profondeur, elle a dénudé son intéressant squelette de vieille pensionnaire : même les vers n'y sont plus. Alors : pelletons, pelletons, et qu'on en finisse.

Denis Roche



Publication originale : *chroniques de l'art vivant*, n° 18, mars 1971, p. 21.

republiation le 26 mars 2017, à l'occasion du 27^e anniversaire de la mort,
« à la suite d'une apoplexie foudroyante », du personnage du roman *Louve basse*, nommé Denis Roche,
sur le site : <https://axolotl-denisroche.com/>